

Psychomécanique du langage et rééducation orthophonique

PR. RONALD LOWE

On peut trouver aujourd'hui en librairie bon nombre d'ouvrages proposant une initiation à la linguistique. Dans la plupart des cas toutefois, ces ouvrages, sous le couvert d'une introduction générale, présentent et analysent les faits du langage selon une orientation théorique particulière plus ou moins explicitement déclarée, traduisant, à travers ses principes d'analyse, ses choix méthodologiques et sa terminologie notamment, une conception du langage à laquelle n'adhère pas forcément la majorité des linguistes.

Pour des raisons qu'il ne serait pas utile d'exposer ici, la linguistique n'a pas eu en effet à ce jour se constituer en une science ralliant autour de principes d'analyse communs l'ensemble de ses théoriciens et praticiens. Bien au contraire, les divers courants théoriques qui s'y côtoient émanent de visions du langage qui semblent souvent irréconciliables à bien des égards et dont les divergences terminologiques sont parfois déroutantes tant pour le profane que pour le spécialiste.

Toutes ces approches visent néanmoins un objectif commun, qui est d'expliquer la structure de la langue et le fonctionnement du langage. Il apparaît tout à fait justifié dans ces conditions d'attendre des applications qu'on en pourra tirer la mesure exacte de la valeur explicative des postulats qui les fondent. Car c'est dans la mesure où elle est juste qu'une explication a des chances de trouver, au plan de l'application, utilité et efficacité. Et la rééducation des déficients auditifs s'avère être en la matière un test de validation de grande portée.

"On explique, faisait remarquer Guillaume¹, selon qu'on a compris". Expliquer, c'est "faire comprendre". L'explication peut certes prendre diverses formes,

selon l'auditoire auquel elle s'adresse. La rééducation des déficients auditifs suppose notamment de la part des orthophonistes la mise en jeu de stratégies rééducatives diverses, souples, subtiles et constamment adaptées au besoin de l'apprenant. Mais dans tous les cas, en éducation aussi bien qu'en rééducation, un fait demeure : le succès réel de l'explication linguistique, quelle que soit par

"On explique selon qu'on a compris". (...)

"On comprend selon qu'on a su observer".

Gustave Guillaume

ailleurs la forme que revête celle-ci, est largement tributaire de la compréhension que se sera au préalable donné l'expliquant des réalités qu'il cherche à faire comprendre. La qualité de l'explication demeure donc intimement liée à la qualité de la compréhension. Et Guillaume de poursuivre : "On comprend selon qu'on a su observer".

Fondements de la psychomécanique du langage

La linguistique guillaumienne, connue sous le nom de psychomécanique du langage, se démarque des autres linguistiques sous de nombreux rapports qu'il ne nous est pas possible même de résumer dans le cadre d'exposition restreint qui nous est imparti. Aussi nous bornerons-nous à n'évoquer ici que ce qui constitue l'essentiel des fondements de cette approche théorique.

L'originalité du point de vue adopté par la psychomécanique du langage tient essentiellement à ce qu'elle considère le langage comme un phénomène, ce qui

l'oblige en conséquence à en faire l'étude en situant l'ensemble des problématiques que celui-ci soulève dans la perspective du sujet parlant, seul lieu d'existence possible du langage vu comme phénomène. Le langage n'existe en effet à titre de phénomène que lorsque quelqu'un se trouve effectivement en train de parler. En dehors de cette situation, le langage n'existe pas en tant que phénomène. Il y a donc indissociabilité, en psychomécanique du langage, du langage et du sujet parlant, indissociabilité du langage et de la pensée, car c'est dans la pensée du locuteur qu'a lieu l'activité langagière, et indissociabilité du langage et du temps, car "il faut du temps pour penser et pour parler comme il faut du temps pour marcher", fait observer Guillaume.

Parler, c'est en effet "faire" quelque chose. Et comme tout ce qui est de l'ordre d'un faire, parler exige du temps, du temps qu'on ne peut pas nécessairement toujours mesurer, mais qui n'en est pas moins réel. Puisque parler c'est faire quelque chose, comme tout faire, il exige de la part de l'exécutant un savoir-faire. Ce savoir-faire, c'est la langue, condition obligée de toute activité langagière. La possession d'une langue représente donc la condition première d'existence du langage comme activité. Il s'agit là de la condition formelle d'existence du langage comme phénomène. Entre la langue et l'acte de langage, il existe donc un rapport nécessaire, qui en est un de condition à conséquence. La langue apparaît ainsi comme un avant obligé de l'acte de langage, et ce dernier comme un après possible.

L'acte de langage, lorsqu'il a lieu, aboutit à un résultat, auquel Guillaume a donné le nom de discours. La phrase est ainsi vue comme l'unité minimale du discours, et un enchaînement de phrases

comme un discours étendu. Le discours se présente alors, dans son rapport avec l'acte de langage, comme un résultat, d'où son caractère statique. Il existe un rapport nécessaire entre l'acte de langage et le discours, le premier représentant la condition d'existence nécessaire du second, et le second une conséquence obligée du premier.

Dès que l'on tente de se donner une concevabilité du langage comme phénomène - ce que toute théorie du langage devrait faire en tout premier lieu - on est reconduit à reconnaître trois états d'existence de ce dernier, états liés entre eux par un rapport de successivité obligé : un état où le langage n'existe qu'à titre de possibilité (la langue), un état où il se présente en cours d'existence (l'acte de langage) et un dernier état où il se matérialise sous la forme d'un dit résultatif et statique (le discours).

Cette concevabilité du langage humain ne repose pas sur une hypothèse de travail tirée de l'observation d'un nombre plus ou moins restreint de faits dont il s'agirait de généraliser la valeur explicative. Bien au contraire, elle revêt dès le départ un caractère de très haute plausibilité car elle rejoint en réalité la concevabilité de toute chose dans l'univers. Toute chose qui existe doit en effet d'exister aux conditions qui en ont rendu possible l'existence. Puis elle existe effectivement. Enfin, vient un moment où elle n'existe plus, où son existence est révoquée. C'est ce que résumant admirablement du reste les représentations temporelles que recouvrent en français les trois formes verbales non personnelles (infinitif, participe présent et participe passé), qui proposent, selon un ordre de successivité obligé, l'image d'une durée possible ("part-ir"), d'une durée en cours ("part-ant"), d'une durée révoquée ("part-i").

De ce premier principe d'analyse selon lequel le langage se présente sous trois états d'existence distincts découle une série de conséquences nécessaires. Ainsi, toute réalité faisant partie du langage devra être envisagée sous trois angles de vue différents. Il faudra, notamment, distinguer trois états d'existence du mot : un

état premier où le mot se présente comme réalité puissancielle ; un état second où il se présente en cours de construction dans la pensée du locuteur ; puis un état où le mot se présente comme une réalité effectivement construite. On pourrait en dire autant de chacune des parties du discours, qui sont une chose au plan de la langue et autre chose au plan du discours. Et ce qui est vrai des signifiés l'est tout autant des signes qui leur correspondent. Cette distinction de la langue et du discours entraîne, au plan méthodologique, des conséquences dont l'importance est considérable.

La visée de discours

Si la possession d'une langue est une condition nécessaire pour que se déclenche en nous un acte de langage, elle n'en représente pas pour autant une condition suffisante. Encore faut-il avoir quelque chose à dire. Sans cette seconde condition nécessaire, l'acte de langage normal ne pourrait avoir lieu. C'est cette condition que l'on désigne en psychomécanique du langage sous l'ex-

Contrairement aux animaux, les humains ne s'expriment pas directement à partir de l'expérimenté mais en réalité à travers la représentation qu'ils se donnent de l'expérimenté

pression visée de discours. La visée de discours représente en quelque sorte la condition matérielle d'existence du langage ; elle fournit à l'acte de langage la matière à dire. Les impressions qui forment le contenu d'une visée de discours peuvent provenir de diverses sources. Elles peuvent être notamment le résultat de nos diverses facultés de perceptions, de notre faculté de remémoration, de notre faculté d'imagination et de notre faculté d'intellection. La visée de discours et son contenu sont des réalités mentales. Le locuteur doit conserver en mémoire les impressions qu'il cherche à dire. Il lui arrive parfois d'en perdre le fil. Malgré son caractère évident et sa grande portée

explicative², cette seconde condition obligée d'existence du langage est généralement ignorée des autres approches linguistiques.

La visée phrastique

Enfin, il ne suffit pas non plus d'avoir quelque chose à dire et d'être en possession d'une langue pour que se déclenche en nous un acte de langage. Il peut arriver qu'ayant quelque chose à dire nous ne voulions pas le dire, ou encore que nous ne puissions pas, pour toute sorte de raison, le dire. Le contenu de la visée de discours doit donc, par un acte volontaire du sujet parlant, être mis en rapport avec le contenu de la langue en vue de donner à ce contenu une forme linguistique. C'est cette troisième condition qui se trouve désignée sous l'expression visée phrastique, le but ultime de l'acte de langage étant de construire une ou des phrases.

L'acte de langage consiste donc à transformer, à "muter" dirait Guillaume, une expérience singulière constituant au départ la chose à dire en quelque chose d'effectivement dit. La langue fournit alors au locuteur les moyens qui vont lui permettre d'opérer cette mutation. Parler, c'est finalement parvenir à donner une forme linguistique à un contenu de visée de discours. Ce qui se trouve mis en rapport à travers l'acte de langage, ce sont deux contenus de mémoire : les impressions formant le contenu de la visée de discours, maintenues pendant toute la durée de l'acte de langage dans une sorte de mémoire vive et consciente, avec le contenu de la langue, conservé dans une sorte de mémoire profonde et inconsciente.

Ayant établi les conditions nécessaires à la réalisation de tout acte de langage, on peut conclure que parler, c'est donc, et ce universellement, transiter, à travers un ensemble complexe d'opérations mentales qu'il reste à expliquer, du plan de la langue au plan du discours en vue de donner à un certain contenu de visée de discours une forme linguistique par l'exploitation des moyens de représentation et d'expression fournis par la langue à cet effet.

Langage et expérience

Contrairement aux animaux, les humains ne s'expriment pas directement à partir de l'expérimenté mais en réalité à travers la représentation qu'ils se donnent de l'expérimenté. Il importe de bien voir au départ que l'expérience humaine, en raison de sa trop grande vastitude, de sa trop grande singularité, est en soi indicible. Pour s'en convaincre, il suffit de penser que chaque être humain en face duquel il nous est donné de nous retrouver représente sous un nombre infini de rapports un cas unique de l'espèce humaine, différent des milliards d'autres cas possibles. Chaque animal, chaque arbre ou plante dans la nature représente aussi un être différent de tous les autres êtres qui font partie de la même espèce que lui. L'expérience nous met toujours en face d'êtres singuliers, dans le sens qualitatif de ce terme : qui n'a aucun autre semblable sous tous les rapports.

C'est donc parce qu'elle est vaste, constamment changeante que l'expérience humaine est en soi indicible, et en conséquence inexprimable. Le langage nous permet de saisir les choses, de les stabiliser au regard de la pensée. Le langage nous permet de sérier l'expérience humaine en la généralisant, c'est-à-dire en cherchant à découvrir sous la singularité des choses des dénominateurs communs. Le mot "maison" n'est pas fait pour parler de telle maison particulière ; il

est prévu par la langue pour évoquer toute maison. Il en va de même pour le mot "oiseau", le mot "fleur", etc. Les concepts, et plus largement les signifiés qu'enclôt la langue ne sont pas un calque de l'expérience. Ils sont le résultat de constructions opérées par la pensée, dont le langage est le dépositaire et auxquelles il assure une durée à travers le temps.

Ce qui s'opère dans la pensée de l'enfant qui apprend à parler, c'est en définitive la construction de son rapport à l'univers. On s'accorde généralement à dire qu'à travers le langage l'enfant apprend à communiquer. Ce n'est pas faux, mais ce n'est pas là l'essentiel. De quoi parlons-nous en effet quand nous communi-

Ce qui s'opère dans la pensée de l'enfant qui apprend à parler, c'est en définitive la construction de son rapport à l'univers

quons ? Des nombreux rapports qui nous lient à l'univers, et dont nous ne pouvons d'aucune façon nous évader. Si nous pouvons nous éloigner momentanément de nos semblables, nous ne pouvons en revanche nous évader de l'univers. Nous sommes en rapport permanent avec ce dernier, alors que nos rapports sociaux et allocutifs, qui s'intègrent du reste à notre rapport à l'univers, sont des rapports intermittents. Le système grammatical de la personne apporte sur ce point un éloquent témoignage. Sous chacune des personnes variables sous le rapport du rang - personne ordinaire -, il y a persistance d'une personne dont il est parlé : la personne d'univers ou cardinale, qui représente l'appartenance à l'univers, sans plus, de l'être dont il est parlé. Appartenir à l'univers, c'est être appelé à devenir objet de langage.

Nous ne pouvons donc communiquer à autrui que les expériences dont nous savons au préalable nous donner une représentation linguistique. Et c'est au fait qu'il est d'abord un instrument de représentation de l'expérience que le langage doit d'être un instrument de communication utile et efficace.

Plusieurs raisons pourraient être évoquées qui confèrent à la psychomécanique du langage des avantages certains quant à son efficacité en matière de rééducation orthophonique. Nous n'en rappellerons que deux ici, qui apparaissent particulièrement déterminantes. La vision et l'analyse que propose du langage la linguistique d'inspiration guillaumienne se situent essentiellement dans la perspective du sujet parlant. Ce qui l'oblige en conséquence à prendre en compte d'une part le rapport permanent du sujet parlant - ou du sujet apprenant à parler - à l'univers expérientiel dans lequel il évolue et, d'autre part, l'univers de représentations dont sa pensée, grâce au langage, est - ou deviendra - le lieu. L'univers de la langue étant vu par ailleurs comme un univers de représentations, la psychomécanique du langage privilégiera dans sa démarche tout ce qui est de l'ordre de la signifiante. Nous parlons en effet pour signifier et tous les éléments qui composent la structure de la langue, quelle qu'en soit par ailleurs la nature (phonème, morphème, mot, syntaxe, etc.) participent, chacun à sa manière, à la construction et à l'expression du sens. Et n'est-ce pas à une reconstruction de signifiante qu'est du reste invité le sujet écoutant ?

Les nombreux succès obtenus à ce jour en rééducation orthophonique par Denise Sadek-Khalil, qui a suivi, de 1952 à 1960, l'enseignement de Gustave Guillaume, et par les orthophonistes dont elle a généralement encadré pendant plusieurs années la formation témoignent de façon éloquente de l'utilité et de l'efficacité de la psychomécanique du langage dans ce domaine. Il convient d'ajouter ici que les défis, encore nombreux, que continuent à poser la rééducation du langage, de même que la richesse des observations cliniques qui s'y rattachent, apportent au développement de la théorie une contribution éminemment précieuse. ♦

*Professeur à l'Université Laval, Québec
Directeur du fonds Guillaume*

1. Observation et explication dans la science du langage. Article publié en 1958 dans la revue Les Études Philosophiques et reproduit dans Langage et sciences du langage, Nizet (Paris) et Presses de l'Université Laval (Québec), 1969.

Références bibliographiques

Il n'existe pas encore à ce jour d'ouvrage d'initiation à la psychomécanique du langage. On pourra néanmoins se familiariser avec la pensée de Gustave Guillaume en consultant le recueil de textes choisis, préparé en collaboration sous la direction de Roch Valin, intitulé *Principes de linguistique théorique de Gustave Guillaume*, publié en 1973 par Les Presses de l'Université Laval (Québec) et Klincksieck (Paris). On tirera également profit du *Dictionnaire terminologique de la systématique du langage* d'Annie Boone et André Joly, l'Harmattan, Paris, 1996, 443 p.

2. Il n'existe jamais, à titre d'exemple, de phrases ambiguës pour le sujet parlant, qui sait toujours de quoi il veut parler. Le caractère ambigu d'une phrase ne se révèle que si l'on se place en analyse dans la perspective du sujet écoutant, qui ignore a priori la visée de discours du sujet parlant, visée dont il doit tâcher de reconstituer, sous le couvert des mots, des syntagmes et des phrases entendus, le contenu.

L'enseignement de Gustave Guillaume

Il a aujourd'hui presque disparu de l'enseignement universitaire. Il constitue pourtant le socle des travaux de Denise Sadek Khalil dont on connaît la science pour apporter à l'enfant sourd les repères nécessaires à la compréhension et à l'usage du langage.

ACFOS avait invité Ronald Lowe, professeur à l'Université Laval de Québec et grand spécialiste de la linguistique guillaumienne, à animer un séminaire d'initiation à la linguistique de Gustave Guillaume les 03 et 04 juin dernier à Paris. Ces deux journées, auxquelles a participé Denise Sadek Khalil, ont réuni une vingtaine de personnes, orthophonistes ou professeurs spécialisés.

Devant l'intérêt des participants pour la poursuite de cette formation, ACFOS prévoit d'organiser avec Ronald Lowe un second séminaire de 2 ou 3 jours en mai 2005.

Le groupe limité à 25 personnes, sera ouvert en priorité aux personnes ayant suivi le séminaire de 2004.

Les personnes intéressées sont invitées à se faire connaître à ACFOS dès maintenant, afin que nous leur communiquions les renseignements sur les dates et les tarifs, dès qu'ils seront fixés.

Un exemple extrait de "L'enfant sourd et la construction de la langue" de Denise Sadek-Khalil

C'est celui d'une jeune fille de vingt-cinq ans, demi-sourde. Son langage semblait constitué. Toutefois, n'en étant pas satisfaite elle-même, elle désirait l'améliorer. Au cours d'une lecture, le mot déduire est rencontré et n'est pas compris. Je lui demande alors ce que c'est qu'une « conclusion » ou, simplement, d'employer le mot dans une phrase. Elle n'en sait pas le sens. Le mot « résultat », à son tour, bien que souvent rencontré, ne peut davantage être employé. Je demande alors un emploi quelconque du mot « donc », mais cela n'est de nouveau pas possible... Il était certain pourtant que cette jeune fille qui aime lire avait rencontré, au cours de son existence, d'innombrables phrases contenant cette conjonction; ce qui prouve déjà que la répétition à elle seule ne suffit pas. Ce voyant, je propose "parce que", et là j'obtiens un emploi correct. Voilà donc quel sera mon point de départ.

Je m'aperçois ainsi que, si la causalité est conçue clairement, la nature de l'opération de déduction, elle, n'est pas comprise, même si dans l'expérience, le sujet sait déduire. Il ne s'agit donc pas seulement de mots non compris. Les mots n'étaient pas compris parce que l'opération de pensée, elle, n'était pas aperçue.

Je propose alors à la jeune fille une succession de phrases simples dont le lien entre elles est évident :

- | | |
|------------------------|------------------------------|
| 1. Il pleut. | 1. Il ne pleut pas. |
| 2. Vous sortez | 2. Vous sortez. |
| 3. Vous êtes mouillée. | 3. Vous n'êtes pas mouillée. |

L'ordre des phrases ne correspond pas seulement à une succession des faits dans le temps. Il est aussi un ordre de cohérence. Je prie mon élève de considérer le premier et le troisième temps, et j'écris :

Je suis mouillée parce qu'il pleut.

Il pleut, donc je suis mouillée.

Au bout d'un certain nombre d'exemples équivalents elle saisit enfin qu'en passant de parce que à donc l'ordre des termes est inversé.

Ici, j'ouvre une parenthèse pour remarquer que lorsqu'on s'adresse à des enfants atteints de surdité il vaut mieux que les exemples de langage ne soient pas accompagnés de commentaires. Ces exemples doivent parler d'eux-mêmes, et toute explication donnée elle-même par du langage exige pour être comprise un effort qui disperse l'attention du sujet quand elle ne donne pas lieu à des contresens.

D'autre part, quand on a attiré l'attention du sujet sur un point comme celui qui vient d'être exposé, il vaut mieux souvent ne pas poursuivre au cours de la même leçon. Une sorte d'ajustage se fait dans l'esprit du sujet, lequel demande du temps. (...)

Et ce n'est qu'à la leçon suivante que j'ai demandé à ma jeune fille de me trouver elle-même des exemples analogues à ceux que je lui ai fournis, et d'écrire l'inversion des termes lui permettant d'employer le mot donc.

J'ai insisté ensuite sur la succession temporelle des actions :

- | | |
|--------------------------------|----------------------------------|
| 1. J'ai faim : [midi]. | 1. Je mange parce que j'ai faim. |
| 2. Je mange : [midi et quart]. | 2. J'ai faim, donc je mange. |

Il est évident ici que la multiplication et la variété des exemples sont d'un grand secours, une fois le mécanisme monté; auparavant, ils n'avaient pas été utiles. Cela fait, enfin, j'ai pu expliquer que déduire consistait à employer "donc" même sans le dire, puis j'ai pu expliquer aussi ce que c'est qu'un résultat, une "conclusion", etc.

Cet exemple met en évidence qu'"il ne faut pas seulement voir pour comprendre - et j'ajouterais pour ne pas comprendre - mais il faut beaucoup comprendre pour savoir voir" (Cf. M. Guillaume).

Editions du Papyrus, 1997, pp 72-73. 159 p., 131 FF.